

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,  
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,  
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,  
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.  
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor !  
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or ;  
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,  
Tu t'écriais, COLOMB : " Cette terre est mon bien ! . . . . ."  
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,  
O douleur ! et d'un nom qui n'était pas le tien ! . . . . .

Regarde : les vois-tu, la foudre dans les mains  
Vois-tu ces espagnols altérés de carnage  
Effacer, en courant, du nombre des humains  
Le peuple désarmé qui couvre ce rivage ?  
Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,  
Le cacique étendu sur ce brasier brûlant ;  
Vois le saint crucifix, dont un prêtre inflexible  
Menace les vaincus au sortir du combat,  
S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible,  
Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre s'est émue ; elle s'ouvre : descends !  
Des peuples engloutis dans ses gouffres respirent,  
Captifs privés du jour, dont les bras languissans  
Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent ;  
Cadavres animés, poussant des cris confus  
Vers ce divin soleil qu'ils ne reverront plus,  
S'agitant, se heurtant dans ces vapeurs impures,  
Pour fuir par le travail le fouet qui les poursuit,  
Et qu'une longue mort traîne dans les tortures  
De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,  
Par le crime obtenue pour enfanter le crime,  
Va servir d'un tyran la sombre cruauté,  
Et peser sur le joug des sujets qu'il opprime.  
Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,  
Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,  
Par cent chemins honteux, du trésor d'un seul homme  
Il s'échappe, et, passant de bourreaux en bourreaux,  
Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,  
Qui leur vend ses pardons au bord de leurs tombeaux.

De l'or ! tout pour de l'or ! Les peuples débordés,  
Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,  
Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,  
L'écume des humains que l'Europe a vomie.  
Toi seul l'a dévasté ce continent désert  
Que tu semblais créer quand tu l'as découvert ;  
Et des monceaux de cendre entassés sur la rive,  
Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement,  
Des ossements blanchis, sort une voix plaintive  
Qui pousse vers toi seul un long gémissement,

Par son rêve oppressé, COLOMB, les bras tendus,  
De sa couche brûlante écartait cette image.  
Elle décroît, s'efface, et ses traits confondus  
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage.  
Tout change : il voit au nord un empire naissant  
Sortir de ces débris fécondés par le sang ;  
Ses enfants opprimés s'arment, au cri de guerre,  
Du soc dont le tranchant sillonne leurs guérets,  
Et du fer créateur qui dans leurs mains naguère  
Transformait en cités de sauvages forêts.

Ils ont crié victoire ; ils montrent WASHINGTON,  
Et COLOMB reconnaît le héros véritable.  
O vieux CINCINNATUS, inflexible CATON,  
Votre antique vertu n'est donc pas une fable ?  
Il a fait concevoir à nos cœurs corrompus  
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.  
Un sage auprès de lui dans le conseil prend place,  
Et non moins révérend sous des traits différens,  
Il gouverne, il découvre, et par sa double audace  
Ravit la foudre aux cieus et le sceptre aux tyrans.

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs ?  
Quel monarque ou quel dieu sur ce bord va descendre ?  
Un guerrier citoyen foule, en versant des pleurs,  
Le sol républicain que jeune il vint défendre.  
De regret et d'amour il marche environné,  
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné :  
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,  
Pour la liberté sainte a toujours combattu,  
Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage,  
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Oh ! combien cet empire a pris un noble essor  
Depuis les jeux sanglans de sa virile enfance !  
Quel avenir l'attend et se révèle encor  
Dans la maturité de son adolescence !  
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,  
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,  
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,  
Et montre, en souriant, aux léopards bannis,  
Son pavillon d'azur, où deux fois douze étoiles  
Sont l'emblème flottant de ses peuples unis.

L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés,  
Sous les feux du midi produit l'indépendance :  
D'autres républicains, contre l'Espagne armés,  
En nommant BOLIVAR chantent leur délivrance.  
Tel un jeune palmier, pour féconder ses sœurs,  
Fleurit et livre au vent ses parfums voyageurs :  
Tel ce naissant empire, et l'exemple qu'il donne,  
Répand autour de lui comme un parfum sacré,  
Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne  
Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

" O liberté, dit-il, sors de ce doux sommeil  
" Qu'à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,  
" Et que pour s'affranchir l'Europe à ton réveil  
" Secoue, en m'appellant, ses mains longtemps captives ;  
" D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,  
" Engourdissons un joug dont ils aiment le poids ;  
" De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,  
" Va donc, fille du ciel, va par-delà les mers.  
" Va, toi qu'ils croyaient morte, et qui n'es qu'endormie,  
" Briser les fers rouillés de leurs vieil univers !"

COLOMB se ranimait à cette noble voix.  
Terre ! s'écria-t-on, terre ! terre ! . . . . . Il s'éveille ;  
Il count : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.  
La terre ! . . . . . ô doux spectacle ! ô transports ! ô merveille !  
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir !  
Que dira FERDINAND, l'Europe, l'avenir ?  
Il la donne à son roi, cette terre féconde ;  
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :  
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,  
Un trône, ah ! c'était peu . . . . . Que reçut-il ? des fers !

CASIMIR DELAVIGNE.